

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 46

Artikel: Grigou et sa fenna
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185966>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Qu'on use alors du grand remède,
Remède simple autant que bon :
Est-il un secret qui ne cède
A l'influence du guillon ?

L'égalité, ce mot magique,
En théorie est fort vanté,
Mais dès qu'il s'agit de pratique,
On est bientôt désenchanté.
Descendons quelque pas sous terre,
Pour garder notre illusion,
Car buvant tous au même verre,
Tous sont égaux près du guillon.

Dans l'Orient la guerre affreuse
Vient de déchaîner sa fureur,
De cette lutte malheureuse
Le vrai motif c'est la chaleur,
Car lorsqu'il fait chaud, il faut boire,
Et la Russie, en vrai glouton,
Voudrait pour tonneau la mer Noire,
Constantinople pour guillon.

Au lieu de voir dans l'hyménée
Son vrai but, le bonheur à deux,
Combien de gens, toute l'année,
Vivent comme étrangers entr'eux,
Que diraient-ils d'une personne
Qui, profitant de leurs leçons,
Dans un endroit mettrait la tonne
Et dans un autre son guillon.

Tous les Vaudois, coître Genève,
Se sont mis dans un grand courroux,
Prétendant que le lac s'élève
Et que la faute en est à nous.
Hélas ! ce n'est pas sans justice,
Car, franchement, comment veut-on
Que le tonneau se désemplisse
Quand on encombre le guillon ?

Quand d'une grave maladie
Votre docteur voit les signaux,
Vite au diable il vous expédie,
Lentement pour prendre les eaux.
Le mien connaît mieux la nature,
Car à chaque indisposition,
C'est lui qui dirige ma cure
Et notre source est le guillon.

Grigou et sa fenna.

Grigou et sa fenna s'accordâvont pas tant bin. L'est veré que Grigou quartettâvè pe soveint qu'à son tor et quand retornâvè à l'hotô on bocon bliet, la Rosette, sa fenna, qu'avâi 'na forta pince, lo traitâvè pe bas què terra et lâi reprodzivè de lâi rupâ son bin. Ce cein avâi éta vito de, Grigou arâ; laissi passâ la câra et n'arâi rein repondu, po avâi pe vito fé; mâ la Rosette ne poivè pas botsi et l'ein desâi tant, qu'à la fin Grigou étâi d'obedzi dè lâi bailli 'na ramenâie po la fère câisi. On dzo que lâi avâi bailli on pétâ que lâi étâi restâ on grâobon su lo ge, la fenna portâ plieinte âo dzudzo dè pé, que lè fe paraitrè ti dou et que fe onna bouna remontrance à Grigou ein lâi deseint que n'avâi pas lo drâi dè la taupa et que lo drâi dè puni appartegnâi à la justice. Grigou, qu'étâi dein cé momeint quie furieux contrè sa fenna, repond âo dzudzo ein lâi busseint la Rosette contrè :

— Ah ! n'é pas lo drâi dè la puni ? eh bin, teni ! fédè-lo vo mémo ; mâ se vo plié, monsu lo dzudzo, tapâ dru !

Abran Toupin.

La fenna à Abran Toupin avâi bailli à se n'homono galé petit bouébo, et la sadze-fenna avâi de à Abran que faillâi allâ dè suite tsi lo menistrè po lo fère inscirè. Toupin lâi tracè sein pi avâi peinsâ coumeint on volliâvè derè à cé petit vallottet.

— Bondzo, monsu lo menistrè, se fâ, ma fenna a bouébâ sta matenâ et vigno fère inscirè lo petiot.

— Ah bin vo félicito, se repond lo menistrè, et coumeint lo faut te inscirè ; quin nom lâi bailli-vo ?

— Oh n'ein sé rein !

— Coumeint, vo n'ein sédè rein ! lo pu pas inscirè se n'a min dè nom. Du que l'est voutron premi einfant, lâi faut bailli lo voutro dè nom et lâi derè Abran, qu'ein ditès-vo ?

— Oh bin s'on vâo ! se repond Toupin, bâilli-lâi pi lo min ; por mè m'ein pu bin passâ, tot lo mondo mè cognâi prâo !

Nous remarquons de bien curieux details dans un ouvrage intitulé : *Notes d'un voyageur au Maroc*. Il faut les lire pour se faire une idée des mœurs de ce pays aussi grand en étendue que la France et peuplé de 8 millions d'habitants. Chose incroyable, le Maroc est resté jusqu'ici presque complètement en dehors du mouvement de la civilisation ; c'est du moins ce que nous affirme M. Ed. Amicis, qui en revient.

Quelques lieues de mer seulement séparent Gibraltar de Tanger, et on dirait qu'entre ces deux villes, il y a tout un monde. « Ici la vie fiévreuse et bruyante des villes européennes, et à trois heures de là, le nom de notre continent résonne comme un nom fabuleux ; chrétien veut dire ennemi. Notre civilisation est ignorée, crainte ou bafouée ; tout est changé, depuis les premiers éléments de la vie sociale jusqu'aux plus insignifiantes particularités de la vie privée. On se trouve dans un pays inconnu auquel rien ne rattache et où tout reste à apprendre... et en trois heures s'est accomplie sous vos yeux la plus merveilleuse transformation à laquelle on puisse assister sur terre. »

La population du Maroc se compose de Berbères, de Maures, de Juifs et de nègres, auxquels il faut ajouter quelques Européens que l'intolérance musulmane repousse peu à peu de l'intérieur vers la côte ; ils ne sont guère que 2,000 dans tout le pays, et habitent presque tous à Tanger, où ils vivent librement sous la protection du pavillon de leurs consulats. Les juifs sont plus nombreux ; ils forment le vingtième environ de la population et descendent pour la plupart des juifs exilés d'Europe au moyen-âge. Opprimés, haïs, persécutés et avilis, ils sont industriels, commerçants, boutiquiers, brocanteurs ; ils s'ingénient, avec la souplesse et la persévérance propres à leur race, à gagner de l'argent, et trouvent dans les écus qu'ils extorquent à leurs oppresseurs une compensation